

LE GALLICAN

REVUE DE L'EGLISE GALLICANE - ISSN 0992 - 096X

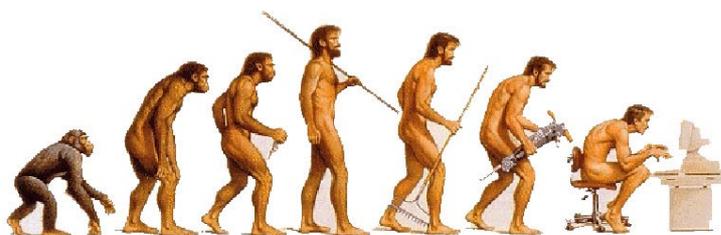
La Genèse

L'Evolution

Aux Origines

de

l'Homme



LE
GALLICAN

2,30 € La voix de l'Eglise de l'Equilibre et du Bon Sens AVRIL 2013

Journal fondé en 1921 par Mgr Giraud

C'est ainsi que s'est appelée l'Eglise Catholique en France depuis l'évangélisation des Gaules jusqu'en 1870.

Respectueuse de la papauté, elle posait néanmoins certaines limites à sa puissance; elle enseignait en particulier que le pouvoir des évêques réunis en concile était plus grand que celui du pape. Pourtant en 1870 eut lieu à Rome la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale qui consacra l'abdication de l'épiscopat devant l'omnipotence du pape.

En France, un mouvement de résistance fut emmené par le Révérend Père Hyacinthe Loyson qui obtint par décret du Président de la République l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte au nom de l'Eglise Gallicane le 3 décembre 1883. Après la loi de 1905 entérinant le principe de séparation des Eglises et de l'Etat, le courant gallican va s'organiser plus librement sous la houlette de Mgr Vilatte.

A partir de 1916 le village de **Gazinet** - dans le bordelais - devint le symbole de la résistance gallicane et du renouveau gallican. **L'association culturelle saint Louis** fut créée par Monseigneur Giraud le **15 février 1916**.

Le siège de l'Eglise et de la culturelle saint Louis est aujourd'hui à Bordeaux: - chapelle primatiale Saint Jean-Baptiste, 4 rue de la Réole, 33800 Bordeaux.

La paroisse saint Jean-Baptiste existe **sans discontinuité** depuis le 24 juin 1936. Elle a été fondée par Monsieur l'Abbé Junqua en 1872 et fut continuée par le Père Jean (*Monseigneur Brouillet*) 1936, puis par le Père Patrick (*Monseigneur Truchemotte*) 1960. Depuis 1987 le Père Thierry (*Monseigneur Teyssot*) assure le service permanent du culte gallican (messes, baptêmes, mariages, communions, funérailles, bénédictions) en la chapelle saint Jean-Baptiste.

Cette tradition bien gauloise de résister aux empiétements de la curie romaine a pris jadis le nom de **gallicanisme**.

Le plus illustre représentant de ce courant fut le grand **Bossuet**, évêque de Meaux (XVIIème siècle), qui rédigea les **quatre articles gallicans de 1682** signés par l'assemblée des évêques de France. Bossuet ne fit d'ailleurs que reprendre les décisions du **concile de Constance** (1414-1418) qui rappela (conformément à la règle en usage dans l'Eglise universelle et indivise du premier millénaire) que le **concile oecuménique** (assemblée de tous les évêques) était **l'organe suprême en matière d'autorité et d'enseignement au sein de l'Eglise**.

L'Eglise Gallicane aujourd'hui

Ses croyances

En tant qu'**Eglise chrétienne**, pour y adhérer, il faut avoir reçu le baptême ou désirer le recevoir.

En tant qu'**Eglise de tradition catholique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre l'un des credos suivants, qui contiennent les articles fondamentaux de la foi catholique: - des Apôtres, de Nicée-Constantinople, de saint Athanase.

En tant qu'**Eglise apostolique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre dans leur contenu traditionnel les sept sacrements: baptême, confirmation, réconciliation, eucharistie, onction des malades, ordre et mariage; tous les com-

l'Eglise **Gallicane**

mandements divins, lesquels sont synthétisés dans ce passage de l'Evangile: **"tu aimeras ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de tout ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme toi-même"**.

Ses tolérances

Acceptation du mariage des prêtres et des évêques - Diaconat féminin - Rejet de la confession obligatoire - Administration du sacrement de communion sous les deux espèces - Bénédiction ponctuelle du remariage des divorcés - Bannissement des excommunications - Liberté en matière de jeûne et d'abstinence - Participation des fidèles au gouvernement de l'Eglise - Election des évêques par le clergé et les fidèles - Prise en considération du monde animal dans la réflexion de l'Eglise.

Le Mystère de l'Eglise

Saint Cyprien de Carthage a donné la meilleure définition de **l'unité de l'Eglise**:

- *"L'épiscopat est un tout, que chaque évêque reçoit dans sa plénitude. De même que l'Eglise est un tout, bien qu'elle s'étende au loin dans une multitude d'Eglises qui croissent au fur et à mesure qu'elle devient plus fertile."*

"A quelque Eglise que les évêques soient attachés" a dit Saint Jérôme, "à celle de Rome ou à celle de Constantinople, ou encore à celle d'Alexandrie, ils méritent le même respect et possèdent le même sacerdoce."

Aujourd'hui pas plus qu'hier, aucun évêque particulier n'a le droit de prétendre représenter seul l'Eglise Universelle. Chaque évêque représente son Eglise et ce sont ces évêques assemblés qui représentent toute l'Eglise. Ainsi, tous les évêques étant premiers pasteurs, peuvent valablement dans leur Eglise, ce que le pape évêque de Rome, peut dans la sienne.

La puissance des évêques n'est donc pas une émanation de la plénitude de pouvoir que s'arroge la papauté, mais une participation de l'autorité divine qui réside en Jésus-Christ, pontife éternel et chef souverain de son Eglise.

Et pourtant, en 1870, le Pape Pie IX s'attribuait par la voix du concile du Vatican une suprématie sur tous les hommes dans les matières de foi et de morale; suprématie fondée sur un prétendu privilège d'infailibilité, usurpant ainsi tous les attributs du Christ.

De la sorte, en subordonnant les évêques à un pouvoir souverain, ce concile en faisait uniquement les vicaires de l'un d'entre eux, et cela contrairement à l'ancienne constitution de l'Eglise qui a toujours déclaré que:

- *"les évêques tiennent leur autorité de Dieu même."*

Le thème de ce numéro est ambitieux : les origines de l'homme, les textes fondateurs de la Genèse biblique, les mystères de l'évolution. Ce sont de vastes sujets qu'un modeste article de journal ne peut qu'effleurer. Il n'y a pas si longtemps l'on croyait littéralement que Dieu avait créé le monde voici six mille ans, et en six journées de vingt-quatre heures.

Depuis, le champ des connaissances s'est élargi, les religions ont évolué. Cela s'appelle l'ouverture d'esprit. Néanmoins deux écueils sont à éviter : 1) le repli dans les intégrismes, qui caractérise ceux qui prennent les textes religieux fondateurs « au pied de la lettre » et excluent toute étude et recherche sur le sujet - 2) le rejet de ces mêmes textes originels par d'autres, au prétexte qu'ils véhiculeraient seulement des mythes.

Le croyant comprend par la Foi qu'une vérité spirituelle peut-être à la fois un mythe ET une réalité. Pour cela il faut admettre que la Sagesse de l'Eternel Dieu Très-Haut ait pu faire s'incarner des vérités divines en certaines individualités. Les miracles attribués à Jésus ou aux saints témoignent, par exemple, que certains êtres sont porteurs de charismes spéciaux. Il n'y a pas d'explication rationnelle à cela. Et à moins d'être un témoin direct on ne peut ni le comprendre, ni l'admettre, si ce n'est par la Foi. Il en est ainsi de la résurrection du Christ.

De la même façon, que l'histoire de Noé soit calquée sur celle du héros sumérien Gilgamesh, ou que la naissance de Moïse reprenne la trame de celle du roi Sargon d'Akkad, en Mésopotamie, ne change rien à l'essentiel. La Bible fait passer un message, il nous revient ensuite de l'interpréter, avec sagesse.

T. TEYSSOT

1 Genèse
et
Évolution

2 Une Histoire
du
Rabat Gallican

3 L'Autre
Enseignement
du
Jeudi-Saint

4 Bon Anniversaire
Monseigneur
Théophile

5 Vie de
l'Église

Sommaire

Genèse

et

Evolution

LE RÉCIT DE LA GENÈSE

Pour le croyant d'aujourd'hui, l'histoire de l'évolution de la vie et des espèces est un sujet d'interrogation extraordinaire. Dans la Bible, le récit de la Création du monde et de l'homme développé par les premiers chapitres de la Genèse a nourri la réflexion d'innombrables générations de chrétiens. Mais cet horizon n'est pas figé. Il s'élargit aujourd'hui. Avec le passage au troisième millénaire et le développement des connaissances, la science révèle des réalités insoupçonnées de nos ancêtres. C'est une richesse. Il ne faut pas en avoir peur.

APPRIVOISER LA BIBLE

Lire la Bible est une expérience particulière. Sa lecture peut être faite en historien. Elle est composée de documents rares et anciens. Elle peut être aussi parcourue en poète. Elle contient quelques uns des plus grands chefs d'oeuvres de la littérature universelle. Pour le croyant, sa lecture est inspirée, c'est à dire qu'elle révèle des enseignements dont la source est d'origine divine. Comment le sait-on ? Par la Foi, parce que la lecture de ces textes doit être éclairée avec l'esprit et le cœur : « *La lettre tue, mais l'esprit vivifie* » déclare l'Apôtre Paul dans sa deuxième épître aux chrétiens de Corinthe (2 Cor. 3,6)

Il ne faut pas imaginer la rédaction des textes bibliques comme une dictée de Dieu à un secrétaire. Le ou les auteurs des différents récits ont écrit chacun avec leurs talents, leurs limites, leurs cultures, les connaissances de leur époque, leurs mentalités, etc. Le croyant s'en remet à l'Esprit-Saint pour décrypter le sens profond des phrases. La lecture doit toujours être spirituelle. Il s'agit également d'éviter le piège du fondamentalisme, qui prend chaque phrase : « *au pied de la lettre.* »

La Bible expose deux récits de la Création. Ils appartiennent aux trois premiers chapitres du livre de la Genèse. En l'état actuel des connaissances, selon l'exégèse moderne, le premier serait le plus récent. Il aurait été écrit au sixième siècle avant Jésus-Christ (entre 587 et 538). C'est le récit des six jours de la Création du monde, texte porté par un immense souffle poétique et liturgique. Le ou les auteurs affirment principalement que Dieu n'est pas à l'origine du mal : « *Et Dieu vit que cela était bon* ». L'auteur invite également le peuple juif à respecter le sabbat. Pour cela il explique que Dieu a tout créé en six jours, puis s'est reposé le septième de tout l'ouvrage qu'il avait fait.

Parmi les hypothèses sur l'origine du texte, le nom de Moïse revient souvent. Pourquoi pas en effet ? Avec beaucoup de bon sens, le grand prophète qui fut aussi le grand législateur du peuple de la Bible a institué le sabbat. En résumé : six jours pour travailler et un septième pour se reposer (le samedi, pour le peuple de la Bible, jour du sabbat). Pour que l'être humain ne soit pas « *une bête de somme* », ployant perpétuellement sous le poids du fardeau. L'Eglise a repris ultérieurement l'institution pour l'appliquer aux chrétiens. Aujourd'hui encore, le dimanche est jour férié. Le sera-t-il toujours ? La question n'est pas nouvelle, mais c'est un autre sujet, plus économique.

Il faut reconnaître à Moïse le bon sens de cette mesure, qui témoigne de toute son intelligence. Disposer d'une journée pour avoir du temps pour autre chose : la famille, les amis, la spiritualité, etc. Plus tard Jésus déclarera : « *le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat.* » Cela signifie que cette mesure de bon sens ne devait pas devenir, dans la suite des siècles, un carcans religieux. A l'époque de Jésus, tout était

interdit ou presque, le jour du sabbat. Alors le sauveur s'insurge contre ces exagérations venues de la bêtise des hommes. Le sabbat comme le « jour du Seigneur » (le dimanche des chrétiens) sont au service de l'homme, pour qu'il vive mieux. Remarquons également que Moïse, avec beaucoup de sagesse, avait étendu le sabbat aux animaux, pour que eux aussi ne soient pas perpétuellement de simples « bêtes de somme. » Appelons cela le respect de la vie.

Toujours selon l'exégèse moderne et en l'état actuel des connaissances, le deuxième récit de la Création, avec l'histoire du jardin d'Eden, Adam et Eve, les fruits de l'arbre de vie, le serpent et le fruit défendu serait le plus ancien des récits de la Création. Il aurait été composé vers 950 avant Jésus-Christ. C'est un texte très riche qui, sous forme de parabole, aborde de nombreuses questions existentielles : D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Le libre arbitre, le poison de l'orgueil, le développement de l'intelligence, la grâce divine toujours offerte à l'homme, etc. C'est un texte à méditer plus d'une fois dans sa vie. A chaque lecture, il y a toujours quelque chose de nouveau à relever et à comprendre. Le ou les auteurs ont composé un chef d'oeuvre de la littérature universelle. Texte inspiré doté de nombreuses clefs, il nous appartient de les utiliser à bon escient. Elles ont le pouvoir de nous mener de la connaissance à la sagesse. Il faut pour cela accepter de se laisser guider par l'esprit et le cœur, dans une lecture profondément spirituelle.

AUX SOURCES DES ORIGINES

Quelle fut la « matière première » utilisée par le ou les auteurs des premiers textes de la Genèse ? La réponse se perd vraisemblablement dans la nuit des temps. Traditions orales, récits légendaires, emprunts à d'autres cul-

tures, génie humain et inspiration divine, il faudrait pouvoir remonter toutes les pistes. Le peut-on aujourd'hui ? Un rapide coup d'oeil sur le site internet de l'encyclopédie Wikipedia montre, par exemple, la complexité d'une telle entreprise. Le lecteur n'en ressort pas forcément mieux informé. Sur le récit de la Genèse, je me suis arrêté sur cette

phrase : « *Les hiéroglyphes égyptiens et surtout les tablettes cunéiformes sumériennes montreraient que le texte ne serait qu'une adaptation de légendes connues et véhiculées dans tout le monde antique, notamment à Sumer, dans un but hagiographique et pédagogique visant à consolider l'unité du royaume.* » C'est un point de vue intéressant, mais où sont les sources ? Quelles tablettes cunéiformes, quels hiéroglyphes ? Cela n'est pas mentionné dans l'article.

Le lecteur de la Bible se souvient que Moïse fut élevé comme prince d'Egypte, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il eut le temps de s'imprégner de la culture et des légendes véhiculées

par les hiéroglyphes égyptiens. Il peut s'agir d'une hypothèse plausible, mais cela reste à démontrer.

Le récit du déluge mentionné aux chapitres six à neuf du livre de la Genèse reprend, quant à lui, des traditions largement répandues en Mésopotamie. C'est un fait reconnu aujourd'hui. Il s'agit de récits épiques rédigés en sumérien sur des tablettes d'argile vers la fin du III^e millénaire, bien avant la Bible. Les poèmes babyloniens décrivent, autour de l'épopée d'un héros nommé Gilgamesh, les épisodes d'un déluge universel. Dans les textes sumériens anciens Gilgamesh est un personnage de la Mésopotamie antique. Il est présenté comme roi de la cité d'Uruk et aurait régné vers 2650 av. J.-C. On y découvre la trame du récit biblique : décision de détruire l'humanité, avertissement au héros de construire un bateau, embarquement des animaux pour les sauver et libération d'oiseaux lors de la décrue. Tous ces textes, très antérieurs au récit biblique, indiquent qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre pour remonter le fil des origines. Mais peut-il en être autrement ?



LES DÉBUTS DE L'HUMANITÉ

Avec l'apparition de l'homo Sapiens il y a 35 000 ans environ en Europe (homme de Cro-Magnon) et 195 000 ans environ en Afrique, berceau de l'humanité, la science moderne nous fait faire un pas de géant dans la connaissance de notre Histoire. L'homo Sapiens, c'est nous encore aujourd'hui. Cet individu qui témoigne dès son apparition d'un sens esthétique (peintures des grottes de Lascaux ou d'ailleurs) et de soucis religieux, a colonisé le monde entier aujourd'hui. Mais avant, que se passe-t-il ? Peut-on parler d'humanité ? En l'état actuel des connaissances, oui.

Avant l'homo Sapiens apparaît l'homme de Néanderthal, vers 300 000 av. J.-C. environ. Il connaît son apogée vers 80 000 av. J.-C. et commence à disparaître il y a près de 40 000 ans. Doté comme l'homo Sapiens du langage articulé, il exprime des préoccupations pour l'au-delà et donne à ses morts une sépulture. L'édition Larousse 2010 de l'Histoire du monde écrit : « *Il a d'autres pratiques désintéressées : il rapporte à son campements des curiosités naturelles (fossiles, cristaux), grave des marques sur des fragments d'os, fabrique des pendeloques.* » Nanti d'un cerveau important (1600 centimètres cubes, contre 1400 pour nous), doté d'une musculature très puissante et d'une isolation thermique naturelle, il était peut-être plus intelligent que nous. Il a pourtant disparu dix mille ans après l'arrivée de l'homo Sapiens en Europe. Et personne ne sait pourquoi.

Si nous remontons le cours des âges, nous découvrons l'homo Erectus. Son volume crânien atteint 1250 centimètres cubes. Il est attesté en Afrique de 1,5 millions d'années jusqu'à 300 000 ans au moins av. J.-C. Le Larousse 2010 de l'Histoire du monde écrit : « *C'est cette espèce qui part à la conquête de l'ensemble de l'Ancien Monde, de l'Atlantique au Pacifique. Diverses formes locales sont connues, comme le pithécanthrope de Java ou le sinanthrope de Chine découvert dans la grotte de Chou kou-tien, site préhistorique situé à 40 kilomètres de Pékin. En Europe, une vingtaine d'individus ont été relevés, un des plus anciens provenant d'Espagne, de Venta Micena.* » C'est aussi l'homo Erectus qui « invente » le feu.

Toujours plus loin dans l'Histoire apparaît voici 2 millions d'années l'homo Habilis, la

première espèce à laquelle les archéologues donnent le nom d'homme. Doté d'une capacité crânienne de 700 à 800 centimètres cubes, il possède un squelette proche de l'homo Sapiens et dispose d'une bipédie quasi parfaite. Il a légué des traces de son intelligence technique par la fabrication des premiers outils de pierre dans les sites africains (Ethiopie, Tanzanie, Kenya).

Avant l'homo Habilis nous trouvons l'australopithèque dont le spécimen le plus connu est la célèbre Lucy (d'après une chanson des Beatles). Ses os ont été découverts en 1974 en Ethiopie. Apparu en Afrique entre 8 et 6 millions d'années, l'ancêtre de l'homme, l'australopithèque est déjà séparé des gorilles et des chimpanzés. Il s'agit d'un bipède de petite taille (entre 1 mètre et 1 mètre cinquante) dont la dentition témoigne d'une alimentation omnivore, même si elle est beaucoup plus végétarienne que l'homo Sapiens d'aujourd'hui.

Le cerveau de l'homo Sapiens actuel est un grand consommateur de protéines, sept fois plus important que celui des autres mammifères de taille comparable. Et bien que notre cerveau ne représente que 2 % de notre poids, il réclame 20 % de notre énergie, contre 9 % chez le chimpanzé... Il a fallu, au cours de notre histoire et pour nourrir ce cerveau indispensable au développement de notre espèce, qu'il ait accès à une grande source de protéines. Sans cet apport de nature vitale, il était impossible au cerveau de se développer.

Retenons également qu'après 6 à 8 millions d'années d'évolution distincte, nous partageons toujours 95 % de notre ADN avec le chimpanzé.

DES DÉCOUVERTES SURPRENANTES

Au cours de l'Histoire et aujourd'hui encore, c'est notre cerveau qui a fait la différence. « Siège de l'âme » selon certains, il faut admettre que si l'on peut actuellement greffer beaucoup d'organes, dont le cœur, il demeure impossible de greffer un cerveau. C'est lui qui pilote notre organisme, « pierre angulaire » de nos tissus vivants. Et selon Jésus dans l'Évangile de Jean : « *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien.* »

Dans la course à la domination du monde, notre cerveau nous a donné, sur les autres espèces, un avantage déterminant dans l'histoire de l'évolution. Créativité, imagination, volonté, esprit de

groupe, mise en commun des talents, entraide, l'être humain a dû faire appel à toutes les ressources de son intelligence pour passer le cap de nombreuses difficultés.

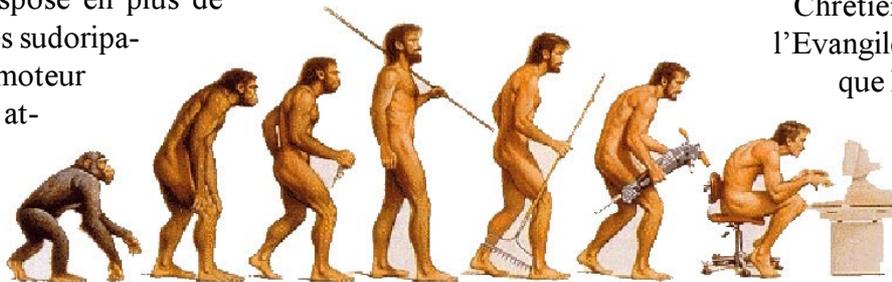
Maintenant, interrogeons-nous sur une autre spécificité de l'espèce humaine. Des chercheurs de l'université de Harvard aux Etats-Unis ont voulu étudier s'il y avait un autre facteur, de nature vitale à l'échelle de l'évolution, qui nous aurait donné, en plus de notre cerveau, un avantage supplémentaire dans le long processus de l'évolution.

Selon cette recherche scientifique, l'étude de la morphologie du corps humain révèle, à partir de l'homo Erectus, des caractéristiques physiologiques nouvelles, différentes de l'australopithèque, notre ancêtre semi-simiesque. Le passage au stade humain a doté notre corps d'un équipement spécifique pour la course de fond. A la différence du chimpanzé qui est seulement un animal marcheur et grimpeur, nous possédons un tendon d'Achille. Cela n'est utile que dans la course. Nos pieds sont arqués, avec une voûte plantaire agissant comme un pont suspendu permettant le bond. Ceux de nos lointains cousins sont plats. Notre fessier est important, ce qui est utile dans la course pour maintenir le buste droit, en l'empêchant de tomber en avant. Les chimpanzés n'en ont pratiquement pas. Cela n'est pas utile dans la marche.

Si le corps humain est conçu pour marcher, c'est évident, il est également doté de caractéristiques spéciales pour la course de fond, la course en endurance : un tendon d'Achille qui agit comme un élastique pour emmagasiner et restituer l'énergie dans le bond, un ligament nuchal (propre au groupe des animaux coureurs) qui sert à stabiliser la tête dans la course, enfin un système de refroidissement unique, comparativement aux autres mammifères. Les animaux à pelage se refroidissent entièrement par les poumons et la langue.

L'être humain dispose en plus de millions de glandes sudoripares. Le meilleur moteur à refroidissement atmosphérique de l'évolution est dévolu aux humains. La transpiration nous

permet d'avancer là où l'animal est obligé de s'arrêter pour éviter l'hyperthermie, et donc la mort par excès de chaleur. Comme les premiers hommes se sont distingués des autres créatures par la



position debout, cela leur a permis de mieux respirer, déployer leur gorge et gonfler la poitrine. En résumé, des jambes élastiques, un buste droit, des glandes sudoripares, une peau sans poil, un corps redressé qui cherche l'air et la lumière, notre espèce s'est dotée progressivement de caractéristiques spéciales pour la course de fond.

Pourquoi ? La réponse est simple : la traque des animaux pour assurer la survie du clan, de la tribu. Avant l'invention de l'agriculture et la domestication des animaux - voici 10 000 ans - nos ancêtres chasseurs cueilleurs ne savaient pas le matin s'ils se lançaient dans une traque de 10, 20, 30 ou 40 kilomètres pour chasser le gibier. Dans le désert du Kalahari en Afrique, quelques tribus ancestrales de Bochimans pratiquent encore cette chasse qualifiée aujourd'hui de « chasse à l'épuisement ». Au bout de 20 à 30 kilomètres de traque, l'antilope s'arrête, terrassée par l'hyperthermie. Elle est à la merci du chasseur qui lui porte le coup fatal. Nous pouvons évacuer la chaleur quand nous courons, mais les animaux ne peuvent haleter lorsqu'ils galopent. Les anthropologues ont relevé le même type de chasse à l'épuisement parmi les tribus indiennes (Tarahumaras) du Mexique, chez les Aborigènes d'Australie ou encore parmi les guerriers massais au Kenya. Notons d'ailleurs que les kenyans figurent actuellement parmi les meilleurs marathoniens du monde.

D'AUTRES ÉVOLUTIONS ?

L'être humain peut-il encore changer, évoluer aujourd'hui ? C'est fort probable, mais à l'échelle d'une vie d'homme, il est impossible de s'en apercevoir. Il faudrait pouvoir regarder dix mille ans plus loin !

Chrétiens, à la lumière de l'Évangile, nous comprenons que le changement passe par les valeurs venues avec Jésus-Christ. Elles nourrissent l'âme. Elles ont le pouvoir de

nous faire grandir en sagesse. C'est là, me semble-t-il, le cœur du problème aujourd'hui. En préparant ce dossier, j'étais surpris de découvrir que l'homme de Néanderthal se préoccupait déjà de

l'au-delà et offrait la sépulture à ses morts. Les pensées de ces lointains ancêtres n'étaient certainement guère différentes de celles de l'homme moderne. Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Cela fait sans doute très longtemps que l'humanité en devenir se pose ces questions.

Quel sens donnons-nous à notre vie ? Dans le mot évolution, il existe la perspective du mieux. On veut d'ailleurs toujours le meilleur pour ses enfants, qu'ils soient heureux. Cela est-il encore possible aujourd'hui ? Nous serons bientôt neuf milliards d'humains. C'est un énorme défi à relever : nourriture, bien être, santé ; et le vivre ensemble.

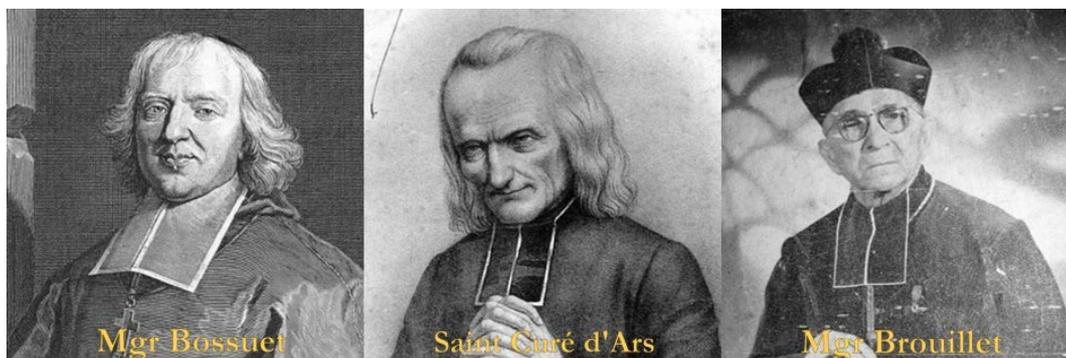
Le libre arbitre nous est donné. Nous avons à faire des choix. Notre prodigieux cerveau nous a permis de marcher sur la lune, il a aussi engendré la bombe atomique : lumière d'un côté, ténèbres de l'autre. L'Histoire continue, et nous avec.

Mgr Thierry Teyssot

** Sources utilisées pour la rédaction de cet article :

- Théo - Nouvelle encyclopédie catholique - Editions Droguet-Ardan - 1989
- Encyclopédie internet Wikipédia - fr.wikipedia.org - mots clefs - Genèse - Gilgamesh - Sumer - Sargon - Moïse
- Histoire du Monde - L'Antiquité - Larousse 2010
- Les cahiers Science & Vie - numéro d'août 2012 - Les religions du Livre - Comment tout a commencé
- Documentaire « Sommes-nous faits pour courir ? » diffusion télévisée sur Arte en septembre et octobre 2012 - visible actuellement sur internet à l'adresse suivante : <http://www.youtube.com/watch?v=ze524hvTRLs>
- Born to Run (né pour courir) - Christopher McDougall - Editions Guérin - 2012
- Courir avec les Kényans - Adharanand Finn - Editions JC Lattès - 2012

UNE HISTOIRE DU RABAT GALLICAN



À L'ORIGINE, UN ÉLÉMENT DU COSTUME CIVIL

Dans la première moitié du XVI^e siècle apparut en Europe (essentiellement en France et dans les pays du Nord) un élément nouveau du costume civil masculin : le collet à rabat. Il consistait à rabattre le col blanc de la chemise sur le col du vêtement de dessus ; c'est de cette action que vient le nom de « rabat ».

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la mode du rabat se développa aussi bien à la Cour chez les gentilshommes qu'à la ville chez les bourgeois, les hommes de Loi, de Lettres, d'Église et les Réformés. Le rabat de cette époque était de dimension modeste et de couleur blanche (voir le portrait de Saint François de Sales).



Dans les années 1590, sa forme évolua : ses pointes s'écartèrent. Sous le règne de Louis XIII (1610-1643), ce modèle continua à subsister (voir le portrait de Saint Vincent de Paul), toutefois il en apparut un nouveau qui s'allongea autour du cou et sur les épaules (voir les portraits des cardinaux Richelieu et Mazarin).

Dans les années 1660, le rabat fut progressivement remplacé par la cravate qu'adopta Louis XIV. Passé de mode, il disparut des Cours européennes.

UNE PARTICULARITÉ DU COSTUME DU CLERGÉ SÉCULIER FRANÇAIS

Dès lors, il ne subsista qu'en France où il ne fut plus porté que par les hommes de Loi, de Lettres et d'Église. Chez ces derniers, il évolua encore : il s'allongea par devant en forme de deux languettes réunies par la base et bordées d'un liseré blanc. Il devenait une pièce d'étoffe à part entière qu'on attachait autour du cou et qui n'en débordait plus comme à l'origine. Il était en étoffe de laine ou de soie, ou en gaze transparente chez les prélats de Cour comme celui de Mgr Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704), le grand défenseur des Libertés de l'Église Gallicane.

Sous le règne de Louis XV (1715-1774), il subit une dernière évolution. Tout d'abord, il changea de couleur : il devint noir sans que l'on sache pourquoi. Pour mieux se démarquer de celui (blanc) des gens de Robe ? Ensuite, sa dimension diminua nettement : il ne faisait plus le tour du cou comme au temps du « Grand Bossuet ». Enfin, il n'était plus aussi précieux qu'au Grand Siècle : les languettes étaient en soie ou en étamine bordées d'un petit liseré blanc de toile.

Il est à noter que seuls les membres du clergé séculier français (les prêtres, les évêques, etc.) l'adoptèrent. Ceux du clergé régulier (les moines, les jésuites, etc.) conservèrent le costume

religieux traditionnel de leur Ordre ou de leur Congrégation. Toutefois, parmi le clergé régulier il faut signaler quelques exceptions : le rabat noir des Sulpiciens (*Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice*) et le rabat blanc des Lasalliens (*Frères des Écoles Chrétiennes*) ; ces derniers le portent encore aujourd'hui !

DE SON USAGE ECCLÉSIASTIQUE

Sous l'Ancien Régime, les prêtres le portaient en toute occasion : sur la soutane seule ou sur le surplis pendant les confessions et les processions. Les évêques, eux, le portaient sur la soutane ou la mozette. Tous le portaient aussi bien en France qu'à l'étranger et même à Rome au grand étonnement des membres de la Curie chez qui cette pièce d'étoffe était totalement inconnue !

La règle était moins claire s'agissant de son usage durant la Messe. Au XVIIIe siècle par exemple, des évêques condamnaient son port durant la Messe (sur la chasuble du célébrant) quand d'autres le recommandaient.

Au XIXe siècle, l'usage voulait qu'on le quitte à la sacristie avant d'aller dire la Messe.

Ne pas le porter en public était considéré comme inconvenant. C'est ce que l'on peut lire dans un ouvrage intitulé *Politesse et convenances ecclésiastiques* (2e édition, Paris, 1872, page 68, n° 41) rédigé par un Supérieur de Grand Séminaire :

« Rabat. - Il paraît que le rabat n'était primitivement que le collet de la chemise qui se ramenait ou se rabattait sur les vêtements de dessus. Peu à peu, ce replis s'est allongé et a fini par constituer une partie distincte de l'habillement. Les magistrats, quand ils sont en costume, les ecclésiastiques et plusieurs Ordres de Frères portent le rabat. Il est pour nous de cet ornement comme de la ceinture. Sans faire partie essentielle du costume ecclésiastique, il est tellement consacré par

l'usage que ce serait en France une bizarrerie de paraître en public sans le porter. »

LE RABAT DU SAINT CURÉ D'ARS

Durant toute sa vie sacerdotale, le Saint Curé d'Ars a porté le rabat. Non par conviction mais par tradition car, rappelons-le, à son époque son port était neutre comme du reste sous la Révolution où il était aussi bien porté par les prêtres jureurs que par les réfractaires. Hormis durant la Messe, le Curé d'Ars le portait en toute occasion : sur sa soutane ou sur son surplis ; c'est ce que montrent toutes les gravures de l'époque et son célèbre buste que réalisa (à son insu) le sculpteur Émilien Cabuchet.

D'après des témoignages de l'époque, nous savons que les rabats du Curé d'Ars étaient aussi usés que sa soutane. Il ne servait alors à rien à quelque personne fortunée, émue par l'indigence du Saint Curé, de prier ce dernier d'accepter une soutane neuve ni même un rabat neuf ! Ainsi était le Saint Curé d'Ars. Une âme d'élite qui n'acceptait des offrandes que pour ses pauvres et son église ! À sa mort, ses rabats, usés par le vent, la pluie et les journées et les nuits d'apostolat, servirent naturellement à confectionner des reliquaires.

Le 4 août 1859 dans le presbytère d'Ars, c'est en soutane, surplis, étole et rabat qu'on l'habilla sur son lit de mort. C'est ainsi qu'on le déposa dans une châsse en 1905 à l'occasion de sa béatification, et en 1925 dans l'actuelle châsse en bronze doré offerte par les prêtres de France pour sa canonisation. C'est devant cette même châsse que, chaque année, des centaines de prêtres du monde entier célèbrent la Messe et où des centaines de milliers de pèlerins se recueillent, certains ne manquant pas d'être interloqués par la présence de cette « curieuse » pièce d'étoffe noire sur la dépouille du Saint Curé.

LA « BÊTE NOIRE » DE CERTAINS ULTRAMONTAINS

Au début du XIXe siècle, l'épiscopat de l'Église de France était encore majoritairement gallican. À la fin du XIXe siècle,

il est presque devenu entièrement ultramontain. C'est dans ce contexte de guerre larvée entre Gallicans et Ultramontains qu'il nous faut resituer l'histoire du rabat.

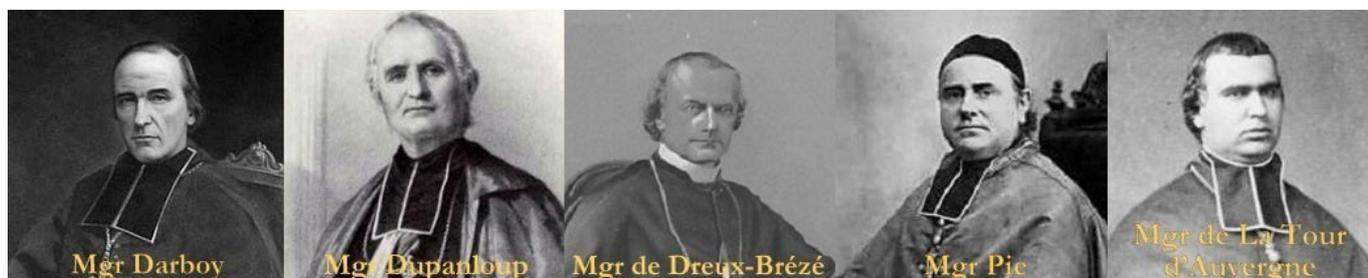
Dans la seconde moitié du XIXe siècle, son port, qui comme nous l'avons vu était neutre jusque-là, fut instrumentalisé par certains ultramontains français. L'histoire du diocèse de Moulins est à ce titre révélateur. Monseigneur de Dreux-Brézé (1811-1893) y fit régner une véritable « terreur ultramontaine ». Très largement influencé par les travaux liturgiques de son ami Dom Prosper Guéranger (1805-1875), il supprima, sans discussion, le Missel néo-gallican d'Ancien Régime de son diocèse qu'il remplaça par le Missel romain ! Il imposa aussi les modes romaines en matière de costume ecclésiastique ! Ainsi les grosses chaussures des prêtres comme celles que portait le Saint Curé d'Ars furent interdites ; désormais il fallait mettre des boucles d'argent aux souliers comme c'était l'usage à Rome ! Les soutanes à queue des prêtres (excentricité typiquement gallicane) furent elles aussi interdites ! La prononciation française du latin fut proscrite ; il fallait dorénavant le prononcer à la mode romaine. Enfin, sensible aux idées du « mouvement archéologique » qui redécouvrait et s'enthousiasmait pour l'art médiéval, le prélat fit remplacer toutes les chasubles gallicanes de son diocèse par des chasubles néo-gothiques !

Et le rabat dans tout cela ? Dans ses tournées pastorales, Mgr de Dreux-Brézé fit la chasse au rabat gallican ; cet « insolent rabat », ce « torchon gallican », cette « guenille gallicane » comme il l'appelait lui-même et qu'il considérait, ni plus ni moins, comme le dernier symbole visible des fruits de l'Église Gallicane ! Dans son roman anti-ultramontain *Le Curé de Campagne* (Paris, Librairie internationale, tome 2, 1867, p. 311), l'Abbé Jean-Hyppolyte Michon (1806-1881), figure gallicane bien connue de notre Église (Journal *Le Gallican*, janvier-février-mars 2005), fait allusion aux réformes vestimentaires de l'évêque de Moulins. En voici l'extrait :

« La longue queue traînante de la robe ecclésiastique fut supprimée et réservée uniquement à l'évêque. Défense, sous peine de suspense, de porter la soutane à queue. Le rabat fut prohibé sous les mêmes peines : il rappelait trop l'ancienne Église Gallicane ; et on ne le porte pas à Rome. Par grâce, Sa Grandeur autorisait, au cou de ses prêtres, une petite cravate blanche sous le collet de la soutane : c'était plus virginal. »

Tous les évêques ultramontains français s'inspirèrent, à des degrés divers, des réformes radicales de Mgr de Dreux-Brézé, à commencer par son adoption du Missel romain. À Rome, on apprécia bien évidemment le zèle des évêques ultramontains français. On raconte que le Pape Pie IX (1792-1878), celui qui proclama les funestes dogmes du Concile du Vatican I, n'hésitait pas à se moquer publiquement de la « bavette » des français à chaque fois que l'un d'eux se présentait au Vatican avec un rabat autour du cou !

Si les idées ultramontaines triomphèrent en France durant la seconde moitié du XIXe siècle, les adversaires du rabat échouèrent cependant à romaniser jusqu'au cou le clergé français ! Tout d'abord, et cela ne surprendra personne, parce que les derniers représentants du courant gallican, tels l'Archevêque de Paris Mgr Georges Darboy (1813-



1871) et l'évêque d'Orléans Mgr Félix Dupanloup (1802-1878), restèrent attachés et fidèles au rabat de leurs pères. Ensuite, parce que parmi les principaux chefs du courant ultramontain en France, il se trouva toujours des « amis » du rabat tels l'évêque de Poitiers Mgr Louis-Édouard Pie (1815-1880) et l'Archevêque de Bourges Mgr Charles-Amable de La Tour d'Auvergne-Lauraguais (1826-1879) qui fut l'un des plus chauds partisans de l'Infaillibilité pontificale !

SA RESTAURATION DANS LA TRADITION DE GAZINET

Avant d'évoquer la première génération de Gazinet, il convient de dire quelques mots des grands ancêtres de notre Église. Tout d'abord de l'Abbé Hyacinthe Loyson (1827-1912), le fondateur-restaurateur de l'Église Gallicane en 1879. L'Abbé Loyson ne le porta jamais. Rappelons qu'avant sa rupture avec Rome il appartenait au clergé régulier comme prêtre de l'Ordre des Carmes Déchaux. Monseigneur Joseph-

René Vilatte (1854-1929), lui non plus ne le porta jamais. Enfin, Mgr Julien-Ernest Houssay (1844-1912) l'abandonna après sa rupture avec Rome alors qu'il le portait du temps de son vicariat parisien (une photographie de l'époque en témoigne).

Sa restauration viendra avec la première génération gazinetoise sous l'impulsion de Mgr Louis-François Giraud (1876-1950). Il s'agit là d'une véritable adoption de cœur car rien ne prédisposait Mgr Giraud à l'adopter, lui l'ancien moine trappiste de l'Abbaye Notre-Dame de Fontgombault !

À une époque, les années 1930, où le port du col romain était rendu obligatoire dans tous les Grands Séminaires français, à Gazinet, des Gallicans anti-infaillibilistes restauraient son usage ! Les archives photographiques de notre Église en témoignent.

Monseigneur Jean Brouillet (1880-1963), dont nous avons fêté le 6 avril dernier le 50e Anniversaire de la Naissance au Ciel, fut l'un des derniers prêtres de notre Église à le porter.

UN MAINTENEUR L'ABBÉ LAURENT EPLÉ

Nous pensons que l'usage du rabat avait totalement disparu dans notre Église aujourd'hui. C'était sans compter sur un prêtre gallican qui fait encore de la résistance en la matière : il s'agit de l'Abbé Laurent Eplé, le recteur de la chapelle Notre-Dame-d'Afrique du Muy, une grande figure de notre Église s'il en est !

Lors du dernier Synode de notre Église, le bon Abbé Eplé s'est proposé de nous confectonner un rabat ! Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

Frère Christophe-André Marty

L'AUTRE ENSEIGNEMENT DU JEUDI SAINT

Le Jeudi Saint représente un moment très particulier dans le Nouveau Testament et dans l'année liturgique. La description du déroulement de cette journée est une part importante des Evangiles à elle seule, et l'enseignement du Christ constitue la conclusion de son enseignement terrestre. A la fin de cette journée, Jésus et ses disciples sont rassemblés autour d'un repas pour célébrer la «Pâque» qui est une fête essentielle dans la religion juive. Au cours de cette soirée, le Christ va tout d'abord proposer à ses disciples de leur laver les pieds. Par ce geste énigmatique, le Christ place la dimension du service au cœur de son enseignement. Par son attitude, agenouillé devant chacun de ses disciples, Jésus renverse les rôles. Lui, le Fils du Dieu Vivant, qui a déjà révélé en plusieurs fois sa divinité, s'abaisse et se présente comme un serviteur.

« Vous m'appellez «Maître» et «Seigneur» et vous avez raison, car je le suis » (Jean 13, 13)

Les apôtres sont stupéfaits et ne comprennent pas ce qui se passe. Comment le pourraient-ils ? Comment est-ce possible qu'un «rabbi» se transforme en serviteur. Dans une époque où les codes culturels et sociaux sont le fondement de la société, la transgression de ces codes et de ces règles conduit à la mise à l'écart de la société, voir dans certains cas à la mort. Jésus pose pourtant ces gestes dans le but de marquer les esprits de ceux qui le suivent depuis trois ans environ.

« Jésus savait que l'heure était venue pour lui de quitter ce monde pour aller auprès du Père » (Jean 13, 1)

Ensuite après le repas, Jésus institua l'Eucharistie et ouvrit ainsi l'histoire de l'Eglise Universelle.

«Pendant le repas, Jésus prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et le donna à ses disciples; il leur dit: «Prenez et mangez ceci, c'est mon corps.» (Mt 26 26 Voir aussi Marc 14.22-26; Luc 22.14-20; 1 Cor 11.23-25).

Le Christ, arrive au terme de sa vie terrestre et on peut supposer qu'il lui tient à cœur d'insister sur l'essentiel de ce qu'il veut transmettre. Avec l'institution de ce rituel, le Christ pose des gestes qui sont encore réalisés «en mémoire de lui», 2000 ans après. Avec ces gestes, Jésus achève son enseignement sur cette terre. Quelques heures plus tard, il sera arrêté et s'ouvrira pour lui le temps de sa passion, de sa mort, de sa résurrection puis de son retour sur les plans célestes.

Il existe pourtant dans l'Evangile de Jean, un autre moment qui est trop souvent oublié. Plus particulièrement, c'est une des dernières paroles de Jésus que je voudrai mettre en évidence dans ces quelques lignes. Alors qu'il va vers le sacrifice

de sa vie, il s'adresse à ses apôtres en ces termes :

« Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. Voici mon commandement : aimez-vous les uns

les autres comme je vous aime. »

« Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Je vous appelle amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. » (Jean 15, 11-12 et 15)

Jésus en cet instant, ne leur dit pas, qu'ils sont des fidèles ou des disciples. Jésus ne se pose pas en chef spirituel qui met en place une Eglise. Au bout de cette soirée, Jésus leur déclare :

« VOUS ÊTES MES AMIS »

Ainsi le Christ place la dimension de l'Amour comme valeur essentielle de son enseignement. Cet amour est l'accomplissement des écritures. Par ces mots, c'est comme si le Christ



nous prenait dans ses bras, pour nous dire ces mots au plus près de nous. « VOUS ÊTES MES AMIS » ainsi le Christ fonde son Eglise non pas sur la hiérarchie et l'obéissance. Il fonde son Eglise, l'Eglise Universelle, sur l'Amour, la confiance. « *Ce que je vous commande, donc, c'est de vous aimer les uns les autres.* » (Jean 15, 17)

Il ne fonde pas une troupe qui devra répandre son message. Il n'institue pas un ordre initiatique nouveau comme le laissent entendre certains romans récents. Non rien de cela, le Christ transmet son amour à ses amis.

Le mot « ami » recouvre une réalité très particulière. Un ami n'est pas parfait loin de là, il n'est pas non plus infaillible. Un ami est rarement héroïque ou exceptionnel. Non, un ami est un proche. Un ami, c'est quelqu'un sur qui on peut compter dans les joies et dans les difficultés. Un ami c'est quelqu'un qui peut chanter avec nous si on est dans la joie. C'est aussi quelqu'un qui pleure avec nous et qui nous console dans le malheur. Un ami c'est quelqu'un qui nous comprend sans qu'on ait besoin de parler. C'est celui aussi qui pardonne après une « brouille ». Un ami c'est celui qui est dans notre intimité, qui a notre tendresse. Il n'est pas besoin d'en dire plus, car nous avons chacun quelques personnes dans nos cœurs qui correspondent à cette définition.

Nous sommes très loin de la complexité théologique. L'enseignement du Christ est à la fois simplicité et profondeur. Mais cet enseignement est aussi d'une exigence incroyable. Par cette parole nous sommes invités à déposer ce que nous croyons savoir et nous sommes invités à ÊTRE.

« **VOUS ÊTES MES AMIS** » nous dit le Christ et cette amitié, cette proximité nous donne l'accès à la connaissance du Père. Comment est-il possible de passer à côté de ces mots ? Comment est-il possible de ne pas en être bouleversé ? Dans la Liturgie de Gazinet, le baiser de Paix correspond tout à fait à cette dimension de l'enseignement de Jésus. Avec l'accolade fraternelle qui accompagne ce geste, c'est comme si le Christ lui-même venait nous dire à l'oreille « *Je vous donne ma Paix* » car vous êtes mes amis.

Donne nous Seigneur d'écouter Ta parole comme on écoute un ami.

Donne nous la Grâce d'Être en Ta Présence dans la liturgie de chaque jour.

Donne nous la simplicité du cœur pour comprendre ton enseignement et pour le réaliser dans le quotidien de nos jours ! Amen

Père Robert Mure

Bon Anniversaire Monseigneur Théophile !

Le temps passe vite ! 29 août 1987
29 août 2012. Le premier pasteur
de notre Eglise au Cameroun a fêté
ses 25 ans de prêtrise (dont 16 à l'épiscopat). Inutile de rappeler que Monseigneur Théophile Mboguè a reçu des mains de notre Primat, Monseigneur Thierry Teysot, la prêtrise sacerdotale le 29 Août 1987 à Bordeaux et l'épiscopat le 26 mai 1996 à Clérac. Et depuis, malgré l'éloignement géographique et en dépit des difficultés et des épreuves à ne plus en finir pour installer l'Eglise au Cameroun et en Afrique Centrale, les relations entre la Primatiale et notre communauté sont sincères et amicales, fraternelles.

Pour ce qui est de la fête, celle-ci a eu lieu dans la matinée du samedi 2 septembre 2012 au Sanctuaire Notre Dame du Rosaire de Socarto-Douala, en présence du clergé et des fidèles. Il y avait aussi la présence des religieux des communautés amies et des différentes personnalités du quartier.

Notre fête n'aurait pas connu le succès qu'on lui reconnaît n'eût été la mobilisation de toutes nos paroisses et des âmes de bonne volonté.

Saluons surtout le titanesque travail de crépissage des maçons et du menuisier qui se sont attelés depuis le mois de juillet pour revêtir les murs du bâtiment et le plafond de notre petit siège. Deux semaines avant l'évènement, trois banderoles de six mètres chacune ont été déployées aux deux principales entrées qui mènent au Sanctuaire. Pour la première fois et après 25 ans d'existence une plaque muraille indiquant notre raison sociale a été scellée sur la façade principale de l'édifice. A distance, le passant peut lire distinctement cette inscription :

« Eglise Gallicane. + Tradition Apostolique de Gazinet.

Siège épiscopal, Sanctuaire Notre Dame du Rosaire.

BP : 12454. Douala-Bassa. (Socarto). »

Des temps forts ont ponctué cette émouvante célébration. Les clercs qui étaient à la sacristie savaient que le public allait assister à une cérémonie à la fois lourde d'émotions et de sens. C'était le témoignage même des 25 ans d'une épreuve indescriptible et sans répit. Des choses impensables que seuls ceux qui sont dans la foi peuvent comprendre.

Vous imaginez un « gladiateur », la soixantaine, qui s'apprête à fêter ses noces d'argent avec les yeux rougis de larmes ! Il est vrai que les prêtres se sont employés à le consoler pour qu'il ne paraisse pas au public avec un visage meurtri.

Passé ce moment très fort, l'émotion reviendra à nouveau à la fin de la messe, au moment de souffler sur les 25 bougies, à la pensée des maigres résultats obtenus sur le terrain et de toutes les difficultés rencontrées, malgré le dévouement consenti à l'œuvre. Dans le discours qu'il a prononcé devant ses invités, l'évêque a parlé de l'origine de sa vocation dès l'âge de neuf ans dans l'île de Manoka (25 km de Douala), c'était en 1961. Puis de la découverte de l'Eglise Gallicane (Patriarcat de Gazinet) en 1985 à laquelle il reste fidèle jusqu'à ce jour.

La fête s'est achevée par une remise de cadeaux à l'heureux jubilaire et autour d'une table.

A propos des cadeaux, et pour marquer leur empreinte pour la réussite de cette fête communautaire, les religieuses de la Congrégation des Sœurs de Sainte Marthe ont offert un magnifique buffet en Doussié qui va servir à protéger certains livres et archives de l'Eglise.

Toujours à la rubrique des cadeaux, rappelons que bien avant cet anniversaire, le clergé masculin a offert un beau bureau en Iroko à l'évêque, au titre des « meilleurs vœux » 2011. Une initiative du curé Doyen, le Révérend Père Tanga Nomo Macaire qui fait son bonhomme de chemin depuis 2009.

La fête s'est poursuivie le lendemain avec la remise des ordres lors de la messe dominicale. Voici les noms des heureux récipiendaires :

- 1 Sœur Christine Bounang : Tonsure, prise d'habit et noviciat. (Maison de Marthe Mbalmayo)

- 2 Frère Jean Calvin Bella : Tonsure, portiorat et lectorat (Sanctuaire Notre Dame du Rosaire Douala).

- 3 Frère Hervé Victore Ondo : Exorcistat (N D de l'Espérance de Bifindi)

- 4 Frère Tobie Albert Amougou Azegue : Exorcistat (Saint Michel de Mbalmayo)

- 5 Frère Joseph Assoa : Sous-Diaconat et Diaconat (Saint Michel de Mbalmayo)

- 6 Frère Oscar Ndong : Sous-Diaconat et Diaconat (Saint Jean Baptiste de Kribi).

En outre et pour la première fois, en 16 ans d'épiscopat et du fait de l'instabilité de certains membres du clergé, l'évêque a remis des certificats d'ordination à quatre clercs pour leur fidélité et leur engagement à l'Eglise. Il s'agit :

- 1 Mère Rose Syvie Ongbagnak (en religion Rose de l'Evangile) Supérieure de la congrégation des sœurs de Sainte Marthe.

- 2 Révérend Père Macaire Tanga Nomo (curé Doyen - Paroisse Marie Reine Yaoundé)

- 3 Révérend Père Jean Bosco Zambo en religion (Jean Bosco de la Miséricorde - curé de la Paroisse Notre Dame de Monligeon - Logbaba. Douala.

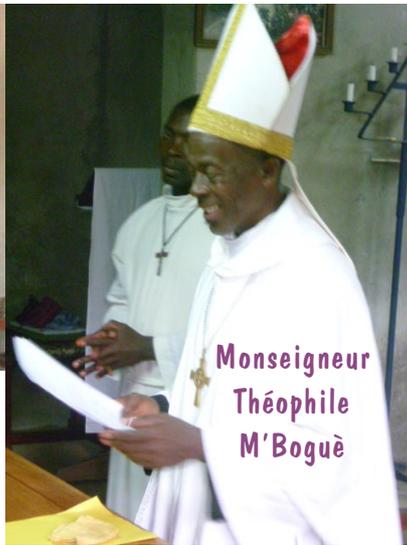
- 4 Révérend Père Germain Ngoulou en religion (Germain de la Charité - Paroisse Notre de L'Espérance. Bifindi Akoeman)

Père Jean Bosco Zambo Secrétaire épiscopal de Mgr Théophile





Noces d'argent sacerdotales



Mgr Théophile 25 ans de prêtrise



Synode gallican à Bordeaux 6 et 7 avril



**** JOURNAL TRIMESTRIEL: "LE GALLICAN"**

Administration - Rédaction - 4 rue de la Réole - 33800 Bordeaux

Tél: 05 56 31 11 96

Adresse de Messagerie Internet: gallican@gallican.org

Site web: <http://www.gallican.org>

T. TEYSSOT, directeur de la publication - Imprimé par nos soins

Commission paritaire n° 69321 - Dépôt légal à la parution

Reproduction interdite sans autorisation expresse

**** Abonnement au journal trimestriel "LE GALLICAN"**

- France: 11,50 Euros

- Etranger: 14 Euros

4 numéros par an: janvier, avril, juillet, octobre